

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 1^{er} avril 1889.

N° 8

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 40 NUMÉROS.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



LES ATELIERS DE SCULPTURE DE LA FONTAINE CENTRALE DU JARDIN DU CHAMP DE MARS.

UNE ASCENSION DE LA TOUR EIFFEL

(Quelques personnes ayant eu l'occasion de lire le journal de mon ascension à la tour Eiffel, ont pensé que ces lignes intéresseraient les nombreux touristes qui, de tous les points de la France et de l'étranger, se proposent de monter un jour ou l'autre au sommet de la Tour. Je communique bien volontiers au grand public les notes d'un excursionniste dédaigneux des chemins battus qui — comme Tartarin au Righi — a voulu monter du côté de l'abîme.)

Ce 24 février 1889, 8 heures du matin. — Au réveil, mon premier soin est de courir à la fenêtre pour voir le temps qu'il fait.

Désolation de la désolation !

L'air s'est sensiblement refroidi, le ciel est couvert de nuages. La neige tombe par intermittences. Le thermomètre marque 1° 1/2 au-dessous de zéro. Le baromètre est à 763.

Pourtant il est impossible de remettre notre partie à un jour plus favorable. M. Eiffel m'a gracieusement donné rendez-vous pour deux heures au pied de la Tour. Nous monterons — quand bien même Paris serait tout entier sous la ouate.

Une heure et demie, soir. — Avant de m'asseoir dans la voiture, j'ai interrogé mon cocher sur les variations probables de la température.

On ignore généralement que les cochers de fiacre sont d'aussi surprenants pronostiqueurs du temps qu'il fera que les vieux loups de mer.

L'intérêt que ces noctambules prennent à la question du froid aux mains et du froid aux pieds leur fait tout naturellement lever les yeux vers la lune tandis qu'ils vous attendent à la porte d'un bal. Ils deviennent disciples de Mathieu Laensberg par désœuvrement et par nécessité — comme les rois-pasteurs.

L'avis de mon cocher n'est pas rassurant :

— Le vent souffle du nord-nord-ouest, me répondit-il en mettant un tour de plus à son cache-nez. Des giboulées vont continuer et le ciel ne se découvrira pas.

Deux heures, soir. — M. Eiffel nous attend dans la maisonnette qu'on a élevée à l'entrée du chantier, sur la gauche, pour abriter les bureaux. Nous sommes en tout une quinzaine de touristes. Plus, quelques dames qui ne comptent point monter plus haut que le second étage.

M. Eiffel me présente le guide qui m'accompagnera jusqu'au plancher de

275 mètres. C'est là que travaillent présentement les charpentiers.

Quatre ou cinq personnes qui déjà ont entrepris l'ascension se sont munies de casquettes à oreillettes et de gants fourrés. Il paraît que les chapeaux de forme haute offrent au vent une prise fâcheuse ; d'autre part, le froid des fers cause à la longue une brûlure cuisante.

Deux heures et demie, soir. — En file indienne, précédés par M. Eiffel et par le guide, nous entrons dans le pilier droit où s'ouvre un des escaliers.

A cette minute le thermomètre enregistreur marque 1° au-dessus de zéro. Le temps est toujours menaçant, mais la neige ne tombe plus.

Les trois cent cinquante marches qui mènent à la première plate-forme (cinquante-huit mètres au-dessus du sol) sont douces à gravir. Aussi bien cet escalier a-t-il été construit pour l'usage du public.

M. Eiffel m'a conseillé d'imiter sa démarche. Il monte très lentement, le bras droit à la rampe. Il balance le corps d'une hanche sur l'autre. Il profite de cet élan pour gravir chaque degré. Ici la pente est si inclinée que nous pouvons causer tout en montant, — et personne ne souffle en débouchant sur le palier du premier étage.

Trois heures cinq, soir. — Le premier aspect de cette vaste surface est celui d'un chantier de construction dans la fièvre du travail.

Quatre pavillons s'élèvent à la fois dont les charpentes masquent tout d'abord la vue de Paris. Ce sont les fondations d'une brasserie flamande, d'un restaurant russe, d'un bar anglo-américain, d'un cabaret Louis XIV. On est en train de bâtir les caves — à 58 mètres dans l'espace. Vers l'heure des repas, cette vaste terrasse pourra loger 4,200 habitants — une population de ville.

D'un côté les fenêtres de ces restaurants ouvriront sur le large carré de vide qu'enferment à l'intérieur les quatre piliers de la Tour. En ce moment, ils encadrent dans un recul, dans une lumière de stéréoscope, un paysage d'hiver : des rocaillies couvertes de neige, quelques verdure perpétuelles, un petit bassin où des canards nagent entre les glaçons.

De l'autre côté, les dîneurs domineront le promenoir qui fait balcon sur Paris.

La ville a déjà pris l'immobilité d'un panorama. La vie et le mouvement cessent. Les silhouettes des passants et des fiacres font dans les rues de petites taches d'encre, très noires, très nettes. Elles ont l'aspect figé des foules qui se pressent, des chevaux qui stoppent dans

les dessins autour des grands magasins de nouveautés. Seule la Seine vit toujours, par les moires qui courent sur sa face limoneuse. L'impression est une toile gonflée par un coup de vent.

Trois heures vingt-cinq, soir. — Nous laissons ici une partie de nos compagnons pour nous engager, à une dizaine, dans le petit escalier en vis, — un escalier de hune où le public n'entrera pas. Il s'élève parallèlement aux ascenseurs verticaux.

Pour échapper à l'étourdissement de cette ascension circulaire, on fouille le paysage à travers l'enchevêtrement des croix de Saint-André dont la Tour est bâtie. Et l'on a la sensation surprenante, à chaque tour de vis, de la rapide montée de l'horizon. Le Trocadéro descend. Il ne dépasse plus la ligne géométrique que de la pointe de ses paratonnerres. Les masses sombres du Bois de Boulogne, — éclaircies par la tache fraîche des pelouses de Longchamps — entrent en coin dans Paris, repoussent la ville vers l'est.

Trois heures quarante-cinq, soir. — Et, tout d'un coup, l'escalier fait halte. Nous venons d'atteindre l'étage de cent vingt mètres.

Les premiers objets qui frappent les yeux sont des wagonnets montés sur rails. Un chemin de fer circulaire est installé sur ces hauteurs pour la commodité des travaux. Ce village est pourtant moins important que l'autre.

En attendant qu'on donne à cette seconde plate-forme l'apparence d'un pont de navire, avec une dunette sur laquelle seront installées des longues-vues, et des rouffs pour permettre aux personnes obèses qui auront pris chaud dans la montée du premier escalier de se mettre à l'abri des courants d'air, les seules manifestations de la vie et de la présence des hommes sont ici trois constructions de tailles inégales : un pavillon pour la machine à vapeur ; un hangar vide ; une cantine où les ouvriers qui travaillent dans les régions élevées de la Tour descendent quotidiennement pour prendre leur repas.

Lorsqu'on se tourne vers la face sud de la Tour, on a une vision admirable, entière, du plan de l'Exposition. Les toits de verre de la galerie des Machines et des deux palais semblent des lacs de plomb fondu ; les dômes en surgissent comme des îles montagnardes. Et lorsque, sous les nuages plus noirs, plus bas, ce mirage disparaît avec les jeux de la lumière, on dirait une immense nef d'église qui prend pour clocher la Tour.

Par une fente du plancher où monte en grinçant une chaîne à crémaillère, je regarde l'abîme. Cette coupe est verticale.

Là-bas, à une distance inconnue, les petits canards continuent de nager sur le bassin gelé. Le frisson vous vient de la chute possible. Il vous grimpe des reins à la nuque.

Aussi bien le froid est-il plus vif que tout à l'heure : le thermomètre enregistreur est descendu à zéro.

Quatre heures dix, soir. — Cette souffrance du froid est tout de suite décuplée par le vent et par un grain qui nous assaille. Dans l'escalier, le froid des fers me cause aux doigts une souffrance si piquante que j'essaie de monter, les mains dans les poches, sans tenir la rampe. Mais le vent me bouscule trop et puis la giboulée m'aveugle. Il faut remettre la main à la rampe, monter en s'abritant le visage derrière son bras. Ainsi pendant un quart d'heure, je vais, sans songer à regarder le paysage. Je ne vois que le paletot de M. Eiffel qui monte devant moi. Nous ne causons plus.

Quatre heures trente-cinq, soir. — La giboulée cesse comme nous arrivons à la plate-forme de 200 mètres, dite « Plancher intermédiaire ». En revanche, le vent s'est beaucoup accru et le froid est plus vif. Un degré au-dessous de zéro au thermomètre. Tous les réservoirs sont gelés. Des barbes de stalactites pendent aux croix de Saint-André.

Il me semble, en débouchant sur ce plateau, que j'ai les jambes un peu molles. Le vertige? Non. La fatigue, l'ahurissement du vent, et aussi la surprise de cette impression bien connue des aéronautes : l'espace.

C'est vraiment à cette hauteur qu'on entre dans le vide.

Les quatre membres de la Tour, sensiblement rapprochés, donnent à cette plate-forme l'apparence d'une nacelle de ballon. L'air, la lumière vous assaillent aux quatre points cardinaux. Et, en l'absence de constructions qui masquent, on a pour la première fois la sensation de la suspension, de l'isolement.

C'est toujours le paysage du nord qui m'attire le plus. Peut-être parce que les repères y sont plus faciles à élire.

Dans la perspective, le Mont-Valérien est descendu sous l'horizon... le Trocadéro sous le Bois de Boulogne... la presqu'île de Gennevilliers apparaît... voilà Saint-Denis... voilà la Seine qui fait son lacet entre ces hauteurs et ces abaissements. Je puis compter ses méandres comme sur une carte : un... deux... trois... quatre...

A ma gauche, les collines de Meudon se sont presque affaissées. Par-dessus leurs épaules, j'aperçois trois rangées de mamelons que la brume, dans l'éloignement progressif, teinte en decrescendo de gris pâle.

A droite, Montmartre, déjà couvert d'ombres, entre comme un éperon de navire dans le flanc de la galère parisienne. A ses pieds les maisons sont de plus en plus nettes, peut-être parce qu'on voit quatre de leurs faces, que trouent les fenêtres, symétriques comme des points de dés à jouer, — si bien que, de ces hauteurs, Paris a l'air d'une vaste partie de « biribi » jouée par un géant sur un tapis vert.

La lumière va finir et le jour est triste. Mais il paraît qu'on a déjà vu de cette plate-forme des couchers de soleil dignes d'extase — même en des jours de brouillards blancs, quand Paris portait sur ses toits un plafond de ouate, la Tour, radieuse au soleil, a vu son ombre profilée sur les nuages.

Cinq heures, soir. — Mais il faut s'arracher à ces contemplations si l'on veut arriver au faite avant la nuit.

Au moment de mettre le pied sur l'escalier de fer, on s'aperçoit qu'il n'est point attaché par en haut. Il oscille sous les poids. Cela refroidit subitement le zèle des ascensionnistes qui nous ont accompagnés jusqu'au « Plancher intermédiaire ».

— Le jour tombe, disent-ils soudain. Nous ne découvririons rien de là-haut que nous n'ayons vu de plus bas...

Ils s'en vont, comme ces mauvais soldats que Gédéon laissa sur sa route.

Nous restons quatre : M. Eiffel, M. Richard, le constructeur d'appareils météorologiques, qui, l'an passé, pendant trois jours, a planté sa tente sur le sommet du mont Blanc, puis le guide et moi.

Je n'ai pas fait l'ascension du mont Blanc, mais cette excursion-ci me semble déjà légèrement émouvante. Surtout lorsque, après avoir lâché les marches qui finissent, nous commençons l'escalade des échelles.

Il n'y a plus de planchers ni de balcons. Les échelles sont posées sur des madriers qui chevauchent dans le vide. Elles sont liées, par en haut, avec des cordes. Il ne faut regarder ni à droite ni à gauche, mais seulement l'échelon que l'on a au-dessus de soi.

Après la troisième échelle, nous atteignons la plate-forme de 275 mètres. C'est là que les charpentiers travaillent.

Ils sont une douzaine d'hommes, perdus dans l'espace. Du mieux qu'ils peuvent, du côté du vent, ils s'abritent avec des toiles. Et il leur est arrivé de recevoir de rudes assauts. M. Richard me dit que, il y a quelque temps, comme il venait relever les appareils enregistreurs, il a constaté une vitesse de vent de 41^m, 10 par seconde. Nous n'avons guère

aujourd'hui plus de 5^m, 6, et c'est assez pour suffoquer.

Afin de se défendre contre ces accidents de température, les charpentiers se fabriquent avec des mentonnières des cache-nez et des casquettes à oreillettes, de véritables passe-montagnes.

Au moment où nous arrivons, ils sont en train de poser un « rivet ». Le gros clou sort tout rouge de la forge volante. On l'applique dans les trous qui l'attendent et les lourds marteaux de forgeron volent, s'abattent sur sa tête dans un éblouissement d'étincelles.

Je m'approche du vide pour regarder. Et, dans un mouvement instinctif de m'appuyer à quelque objet stable, je saisis un câble qui pend à portée de ma main. Aussitôt cette corde cède, descend sous ma poussée.

— Lâchez! lâchez! me crie M. Eiffel; c'est une corde sur poulie. J'aurais dû vous dire que c'est un principe dans la charpente de ne jamais s'appuyer à un câble...

J'obéis bien vite, mais j'ai perdu l'envie de m'approcher du fin bord pour regarder à mes pieds. J'éprouve au contraire comme une sensation rassurante à appuyer mes regards aux collines qui surgissent en ceinture autour de Paris.

De leur faite, encore éclairé, les ombres descendent sur la ville. La nuit noie les quartiers. Elle submerge tout. On dirait l'engloutissement d'Ys, la fabuleuse, descendant au fond de la mer avec sa rumeur d'hommes et de cloches.

Cinq heures et demie, soir. — Nous voici assis tous les trois, devant des boissons chaudes, au second étage, sous le toit de la cantine. M. Richard nous rapporte les péripéties de son ascension au mont Blanc. M. Eiffel conte que de toutes parts les félicitations lui arrivent. Nombre des artistes signataires de la fameuse protestation au ministre ont déjà fait amende honorable.

— Il n'y a que trois ou quatre gens de lettres qui s'entêtent. Je ne comprends pas pourquoi...

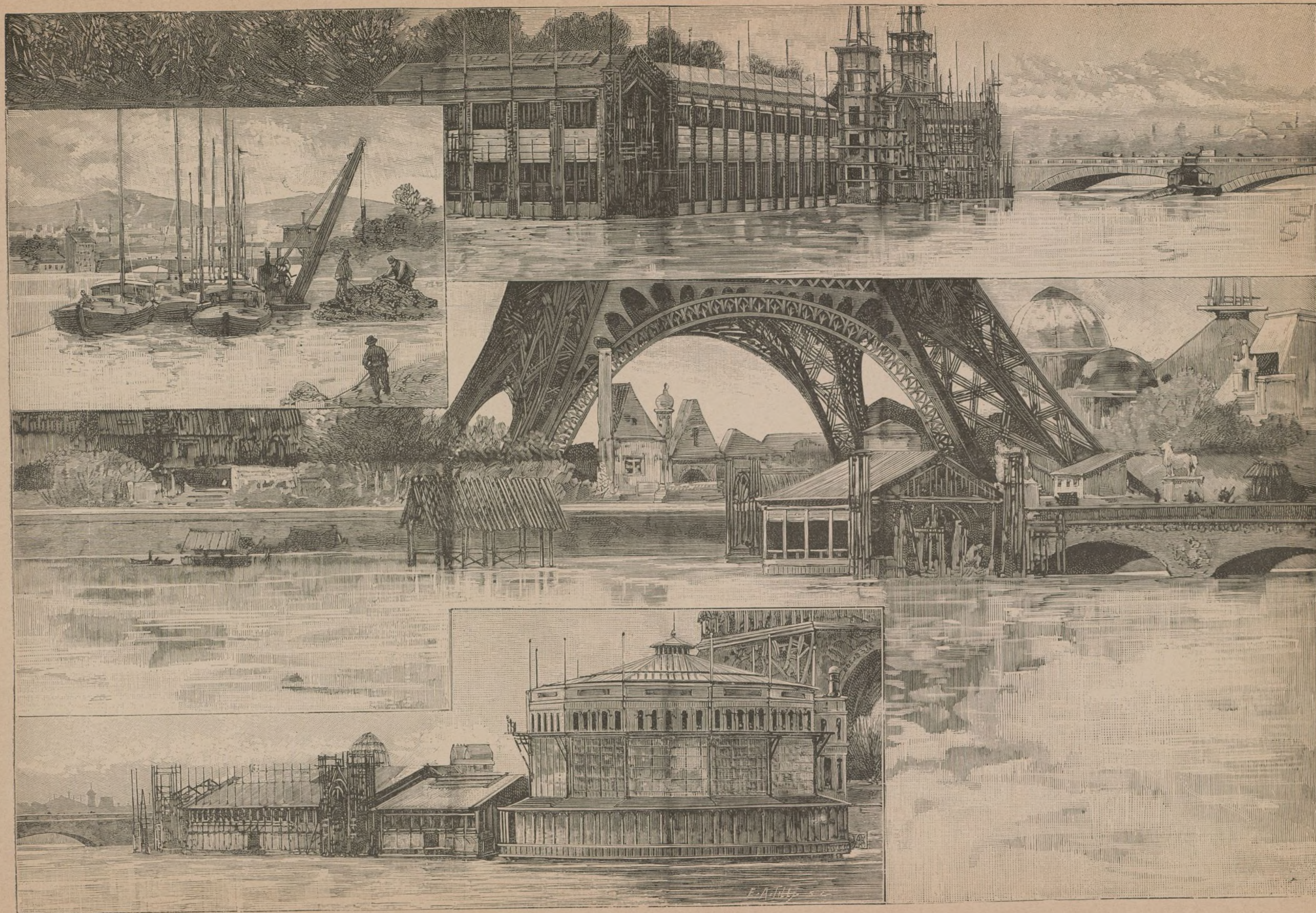
— Croyez, cher monsieur Eiffel, que vous héritez des haines sous lesquelles M. Georges Ohnet a plié. En somme, votre Tour, c'est un piédestal de trois cents mètres élevé à la gloire de « l'Ingénieur », c'est l'apothéose du *Maître de Forges*.

On sourit et la conversation se prolonge, séduisante, avec une paresse que personne n'avoue à quitter la tiédeur de l'abri pour rentrer dans le vent qui déferle, qui pleure avec des sanglots humains dans ces trois cents mètres de fer, tendus de la terre aux nuages comme une harpe éolienne.

HUGUES LE ROUX.



UNE ASCENSION DANS LA TOUR EIFFEL.



LA CRUE DE LA SEINE.

Aspect des constructions de l'Exposition universelle pendant l'inondation (Février 1889).

Ayuntamiento de Madrid

LA FONTAINE CENTRALE

Nous avons publié la maquette d'une des fontaines de l'Exposition, due à M. de Saint-Vidal, laquelle fontaine doit occuper le centre des quatre grands arceaux de la tour Eiffel; nous aurions voulu publier de même l'ensemble de la fontaine centrale des jardins que M. Coutan, l'auteur de tant de belles œuvres sculpturales, exécute en ce moment dans les baraquements dont nous avons montré les abords. Mais M. Alphand, très jaloux du futur monument de l'artiste, ne veut pas le déflorer par une reproduction anticipée et ne nous a pas autorisé à en donner même un simple aperçu. Nous croyons néanmoins intéresser nos lecteurs en les faisant pénétrer dans l'atelier de M. Coutan où l'immense socle de la fontaine se dessine déjà attendant les vingt figures dont les membres épars gisent alentour. Une tête par-ci, un torse par-là, des bras, des jambes, des ailes, de tous les côtés.

Ce que nous savons, c'est que, émergeant d'un bassin d'eau courante, une immense nef, dont la République tient le gouvernail, portera une statue de la France ailée et portant le flambeau de la civilisation. Comme figures allégoriques: Mercure représentant le Commerce et l'Industrie faisant pendant à la Muse des Arts et des Sciences. Des Renommées, des emblèmes habilement groupés autour de la figure principale feront, entourés de verdure, au milieu du jardin central, l'une des œuvres les plus artistiques et les plus pittoresques de l'Exposition.

On peut s'en rapporter d'ailleurs à M. Coutan. C'est à cet artiste qu'on doit l'*Éros* du Luxembourg, le *Saint Christophe*, destiné à Notre-Dame de Paris, la *Paix armée*, inaugurée récemment au square de l'avenue Trudaine; la *Porteuse de pain*, au square Saint-Jacques, etc., etc. C'est à M. Coutan qu'avait été dévolu le grand prix de 40,000 francs pour le projet de monument qui devait être érigé à Versailles en mémoire de la première Constituante. Nous reviendrons sur la fontaine monumentale dès que nous serons en mesure de la reproduire exactement.

LA CRUE DE LA SEINE

ET LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION

La Seine monte! Cette nouvelle, qui en d'autres temps n'excite guère d'émoi que parmi les riverains, les maraîchers et les marchands de vins de Bercy, et n'a d'autre résultat dans Paris que de faire accourir sur les quais une foule de badauds curieux de voir couler de l'eau sous des ponts, n'a pas été cette fois-ci sans jeter une certaine inquiétude. C'est qu'on ne pensait pas aux caves inondées, aux fûts vides emportés par le courant. On songeait à l'Exposition; il y avait lieu de craindre, en effet, que les constructions édifiées sur la berge du quai d'Orsay, en contre-bas des galeries du ministère de l'Agriculture et de l'Histoire de l'habitation, ne fussent sérieusement endommagées par cette crue intempestive. Et ces constructions sont loin d'être sans importance. Pendant quelques jours elles ont été transformées en véritables cités lacustres. Près de l'esplanade des Invalides, le pavillon de la balnéothérapie, que l'on venait de commencer sur la berge, a vu submerger entièrement ses premiers travaux de charpente. Plus loin, la charpente de la construction que l'Espagne fait édifier était, à la hauteur du rez-

de-chaussée, envahie par les eaux. Comme elle était élevée de trois étages environ, les ouvriers purent se réfugier dans ses parties supérieures où ils continuèrent leur besogne. Tout à côté du pavillon Espagnol, une construction appartenant au Portugal était noyée sous les eaux.

La gravure que nous donnons nous montre plus près du Champ de Mars quelques autres constructions qui ont beaucoup souffert.

C'est d'abord, le palais des Produits alimentaires, complètement entouré d'eau: toute la partie de ce palais construite en sous-sols sur la berge et qui est affectée à l'exposition des vins, est traversée intérieurement dans sa longueur par les eaux. Celles-ci, après avoir pénétré par les fenêtres basses, en amont de la construction, soulèvent le parquet et s'écoulent par les fenêtres en aval. Dans le pavillon de la Chambre de commerce, le plancher est submergé, mais on peut travailler dans les parties hautes. Le panorama transatlantique eût été atteint si la Seine eût monté de quelques centimètres de plus. Les deux constructions du génie civil et de la navigation qui touchent au panorama ont eu leurs planchers submergés. Quant à l'immense cuve en fer appartenant à la Société du pétrole international, elle est recouverte entièrement, et, si elle n'était percée au fond, la violence du courant l'aurait entraînée depuis longtemps.

De l'autre côté du pont d'Iéna, la même société fait édifier son pavillon d'exposition concernant l'industrie. Ici les ouvriers ont pu poursuivre l'exécution de la partie supérieure de la toiture, tandis que tout travail était rendu impossible un peu plus loin, à la station centrale d'électricité. En effet, le pavillon est composé de fermes en fer dont la submersion empêche le montage.

La Seine, heureusement, n'a pas tardé à décroître, et l'Exposition n'a pas à souffrir davantage, et si nous avons rappelé le souvenir de ces inondations, c'est que l'*Exposition de Paris* doit fidèlement indiquer toutes les phases des travaux du Champ de Mars.

RAPPORT DE M. GUICHARD

AU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE

(Suite).

Quant aux galeries de raccordement commandées beaucoup plus tard, et au dôme central dont l'ordre d'exécution n'a été donné qu'en octobre 1887, les travaux sont aujourd'hui très avancés, et l'on peut affirmer qu'ils seront complètement terminés aux dates successives fixées d'avance, c'est-à-dire dans la première quinzaine de mars, et que les décorations seront également terminées pour la date convenue du 1^{er} avril.

En ce qui concerne la partie décorative du palais des Expositions diverses, plus encore que dans la construction proprement dite, l'architecte a multiplié les lots de façon à maintenir la concurrence, à donner satisfaction à un plus grand nombre d'artistes, et à assurer ainsi une exécution plus certaine et plus rapide. Dix-sept sculpteurs d'ornement, dont deux sociétés ouvrières, ont reçu des commandes ainsi que vingt-deux peintres décorateurs. MM. Delaplanche, Gauthier, Gautherin, Printemps, Chrétien, etc., sont chargés de la sculpture statuaire; MM. Lavastre et Carpezat de la décoration picturale du dôme central.

Grâce à ces dispositions, cette partie impor-

tante de l'Exposition sera prête à l'heure dite, et, au point de vue de la dépense, aucun mécompte n'est à craindre, l'architecte ayant su toujours se renfermer dans les prévisions de ses devis, et serrer même ses prix d'assez près pour se constituer une réserve spéciale provenant des rabais.

La dépense probable du palais des Expositions diverses s'élèvera à 5,885,637 francs.

Installation des exposants. — Les installations des exposants sont beaucoup plus avancées dans ce palais que dans les autres parties de l'Exposition; ce résultat est dû à la possibilité où la direction générale de l'Exploitation a été de prendre possession de ces galeries plusieurs mois avant les autres.

Les groupes III, IV et V (mobiliier, vêtement et produits ouvrés), qui constituent en réalité toute la partie industrielle de l'Exposition, occupent: le premier, tout le côté droit du palais, et les deux autres le côté gauche.

Le groupe III est le plus avancé dans ses installations: toutes les cloisons séparatives des classes sont faites, les portes ont déjà reçu leur première couche de peinture et plusieurs d'entre elles sont même complètement terminées et revêtues de tous leurs ornements. Déjà même un certain nombre de classes ont commencé la pose de leurs vitrines.

Les groupes IV et V, quoique un peu moins avancés, seront prêts à recevoir les exposants dès la fin de janvier.

L'installation des expositions des Manufactures nationales sous le dôme central est toute préparée d'avance et sera effectuée pendant le mois d'avril.

Les sections étrangères, placées à l'intérieur du palais, travaillent activement: L'Angleterre a presque terminé ses façades et la décoration de ses plafonds; la Russie et l'Autriche-Hongrie ont achevé leurs enceintes; les États-Unis vont commencer la peinture de leurs cloisons et de leurs portes.

La direction de l'Exploitation est donc, dès maintenant, sûre que toute l'Exposition des sections industrielles sera complètement terminée pour le jour de l'ouverture.

§ 3. — PALAIS DES BEAUX-ARTS ET DES ARTS LIBÉRAUX. — GALERIES RAPP ET DESAIX.

Les palais des Arts, dont l'auteur est M. Formigé, architecte de nos promenades, l'un des trois premiers lauréats du concours de l'Exposition, comprennent quatre parties distinctes: le palais des Beaux-Arts, parallèle à l'avenue de la Bourdonnais, le palais des Arts libéraux, parallèle à l'avenue de Suffren, la galerie Rapp et la galerie Desaix qui relie les deux palais à celui des Expositions diverses.

On doit remarquer la diversité des systèmes de construction et la variété des formes auxquelles l'architecte a eu recours pour éviter toute monotonie et en même temps pour approprier chaque construction à l'usage auquel elle est destinée.

Les grandes nefs des deux palais sont constituées par de grandes fermes de 52^m,80 d'ouverture distantes de 18^m,10 et reliées les unes aux autres par des pannes à treillis; les galeries latérales se composent de 72 fermes de 15 mètres de portée, enfin les fermes des galeries Rapp et Desaix ont 30 mètres d'ouverture.

Au centre de chacun des palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux, est une grande coupole émaillée de tons blanc, bleu turquoise, jaune et or d'un effet harmonieux. Chaque cou-

pole repose sur un mur d'attique dont les assises en brique alternent avec d'autres assises de même ton que la coupole; ce mur d'attique est en outre épaulé par des consoles couronnées par des vases, sortes d'épis émaillés de 3 mètres de hauteur; entre les consoles sont percés des œils-de-bœuf aux assises alternées de rose et également de bleu.

Du couronnement de chaque palais, rappelant quelque peu les coupoles émaillées des Persans, la composition se continue par les entrées d'honneur placées au centre du palais.

Ces entrées comprennent trois arcades plein-cintre du côté du jardin, et à cintre surbaissé vers l'extérieur. Chaque arcade est entourée d'archivoltes en terre cuite et de médaillons à fond d'émail dans les tympans; les pieds-droits sont ornés, du côté des Beaux-Arts, par des arabesques où brille encore la palette du faïencier, et, du côté des Arts libéraux, de trophées en terre cuite qui doivent montrer, par leurs grandes dimensions et les difficultés vaincues, tous les progrès faits de nos jours dans l'art de la terre.

Le couronnement de l'entrée d'honneur est formé d'un attique percé de trois niches où des statues symbolisent les Beaux-Arts ou les Arts libéraux. Entre les niches court une grande frise en terre cuite dont les colorations rappellent les autres points émaillés. Deux pylônes forment le cadre de chaque entrée d'honneur, puis l'ordonnance des palais se poursuit à droite et à gauche avec une décoration formée d'une triple ceinture de terre cuite comprenant une balustrade au premier étage, une frise à fond d'or sous la corniche et une seconde balustrade à hauteur du comble. Chaque pilier en fer est revêtu de panneaux en terre cuite; un grand écusson émaillé lui sert de chapiteau et son couronnement en fonte sert de base aux mâts ornés de bannières aux couleurs de France alternant avec les couleurs étrangères, dont l'ensemble rappellera le caractère international de l'Exposition.

Les palais se terminent d'un côté, vers la Seine, par des pavillons surmontés d'une coupole, sur plan carré, dont les colorations rappellent la partie centrale; de l'autre côté, par les pignons des galeries Rapp et Desaix, dont les ouvertures ont presque la largeur de l'entrée du Palais de l'Industrie.

Cette œuvre, dont vous pouvez apprécier le gracieux effet, et qui fera grand honneur à son architecte, nécessitera une dépense de 6,764,707 fr. 83.

Installation des exposants. — Le palais des Beaux-Arts est destiné, comme son nom l'indique, à recevoir l'exposition des Beaux-Arts, que prépare en ce moment M. Antonin Proust, qui en est le commissaire spécial.

Le palais des Arts libéraux recevra l'exposition du groupe II, formé par l'ensemble des classes se rattachant à l'enseignement et à la pratique des arts dits libéraux, notamment la médecine, la chirurgie, la librairie, la photographie, etc. Toutes ces classes, portant les n^{os} 6 à 16 inclusivement, sont depuis longtemps en possession des renseignements nécessaires; elles ont passé leurs marchés avec les entrepreneurs pour l'installation des vitrines, salons, bibliothèques, etc., et, dès le 1^{er} février prochain, elles pourront commencer leurs installations.

§ 4. — TOUR DE 300 MÈTRES.

La tour de 300 mètres, qui a rendu populaire le nom de son constructeur M. Eiffel, comprend

une énorme quantité de fer qui ne pèse pas moins de 7,300,000 kilogrammes. 6,700 tonnes sont en place, et il ne reste plus à employer que 600 tonnes pour achever ce colossal spécimen de l'art de l'ingénieur. Vous avez admiré, Messieurs, comme tous les Parisiens, la marche si régulière et si scientifique de cette construction, depuis les fondations et la pose des caissons à air comprimé: vous vous rappelez qu'à la fin de décembre 1887 la tour n'atteignait pas encore le palier du premier étage (33^m,63), et que six mois après, le 15 juillet 1888, le jour de la Fête nationale, on pouvait tirer un grand feu d'artifice sur le palier du deuxième étage à une hauteur de 115^m,73; elle atteint aujourd'hui 250 mètres; à la fin du mois de février elle arrivera à la dernière plate-forme et à la fin du mois de mars sera achevée.

Les visiteurs feront l'ascension de la tour au moyen d'escaliers et de divers systèmes d'ascenseurs ingénieusement combinés.

La *Tour Eiffel* aura certainement le grand succès qu'elle mérite et nous espérons qu'elle pourra avoir son utilité pour les expériences scientifiques qu'il serait intéressant de faire à une si grande hauteur. La tour deviendra, d'ailleurs, la propriété de la Ville à l'expiration de la concession de vingt ans accordée à M. Eiffel pour le terrain qu'elle occupe.

§ 5. — CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES.

L'importance des travaux de construction métallique donnera certainement à l'Exposition universelle de 1889 son caractère particulier et sa note originale dans l'histoire des Expositions. Aussi M. Alphand a-t-il cru devoir, dès l'origine, créer un service spécial chargé du contrôle et de la surveillance de ces constructions. Il en a confié la direction au savant professeur de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, M. Contamin, dont l'autorité en la matière fait loi aujourd'hui; M. Charton, ingénieur en chef, est adjoint à M. Contamin, ainsi que M. Pierron, ingénieur.

L'ossature métallique des palais de l'Exposition étant entièrement terminée, il est intéressant de se rendre compte du travail accompli en examinant les poids des fers mis en œuvre, et de voir avec quel soin les études ont été faites en comparant les poids prévus d'après les dessins et ceux constatés après exécution. Cette comparaison démontre que les prévisions des mètres sont restées aussi rapprochées de la réalité qu'il est matériellement possible de le faire. Si l'on a égard à ce fait que tous les échantillons de fer ont été prévus avec leurs dimensions les plus réduites et si l'on remarque que, dans l'ensemble des constructions, l'on n'a pas dépassé la tolérance de 4 0/0 prévue pour tenir compte de l'impossibilité matérielle de laminer pratiquement les fers aux dimensions mathématiques des albums.

§ 6. — PARCS ET JARDINS DU CHAMP DE MARS.

Il était tout naturel qu'avec M. Alphand, une place d'honneur fût réservée dans l'Exposition aux parcs et aux jardins, à la verdure et aux fleurs. Le plan général de l'ensemble des palais s'y prête à merveille: le palais des Expositions diverses, avec son dôme monumental, forme le décor du fond: de là, les jardins à la française, déroulant sur près d'un kilomètre et demi leur perspective jusqu'au palais du Trocadéro, étages d'abord en une terrasse d'un gracieux effet, où l'on remarquera les deux pavillons de la Ville de Paris, encadrés ensuite par les palais

des Beaux-Arts et des Arts libéraux se développant enfin librement vers la Seine, semés de constructions pittoresques de toute nature et de tous pays.

Dès le mois d'octobre 1887, les tracés des jardins étaient commencés, et, sous la haute direction de M. Alphand, M. Laforcade, jardinier en chef de la ville de Paris, les terminait à la fin du mois de décembre de la même année. En même temps, il s'occupait de la plantation des gros arbres et de la garniture des massifs, où prendront place toutes les richesses qu'il a amassées de longue date dans les pépinières de la Ville, en vue de l'Exposition. Aussi ces plantations seront-elles d'autant plus intéressantes que les arbres et les arbustes auront eu deux hivers pour s'acclimater et se trouveront en pleine vigueur à l'ouverture de l'Exposition.

Les sentiers, les routes, les chaussées carrossables étaient en même temps exécutés par les soins de M. l'ingénieur Lion, dont les travaux de nivellement général et de construction d'égout ont déjà appelé notre attention.

La partie centrale des jardins du Champ de Mars, dans l'axe du Trocadéro et du dôme du palais des Expositions diverses sera ornée de deux fontaines ou plutôt de deux bassins aux proportions monumentales: le premier, adossé à la terrasse, recevra la grande composition allégorique de M. Coutan, exécutée d'après les dessins de M. Formigé. Cette composition représente le vaisseau du progrès symbolique de la Ville de Paris.

Le second, situé sous la tour Eiffel, sera décoré par M. de Saint-Vidal de groupes représentant le génie humain au centre des cinq parties du monde.

Ces deux grands bassins formeront ainsi la plus agréable perspective avec la façade du Trocadéro, lorsque, le soir, la lumière électrique se jouera dans les masses d'eau qu'elle colorera de mille nuances différentes. Cet effet, tout nouveau à Paris, sera obtenu grâce à un ingénieux système dont les premiers essais ont eu tant de succès à Londres, à Glasgow et à Barcelone.

(A suivre.)

LES TRAVAUX

DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Des accidents successifs avaient retardé l'achèvement du Palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux. Aujourd'hui, le mal est à peu près complètement réparé; le mur qui s'était écroulé, en juin dernier, est remonté depuis longtemps, et les pieds-droits en maçonnerie qui s'étaient effondrés, lors du décintrage des dômes, ont été démolis et remplacés par de puissants piliers de fer. Notre supplément donne à nos lecteurs une idée très juste de ce que sera ce palais lorsque tous les travaux en cours seront terminés et l'Exposition ouverte au public.

Les travées des Arts libéraux dont nous donnons un croquis regardent le parc. Ce motif se répète d'ailleurs sur toute la façade du Palais et il est d'un très heureux effet. Il se compose d'un grand arc surbaissé venant buter, à droite et à gauche, contre des pylônes de fer à croisillons qui supportent les fermes de la nef et dans l'intérieur desquels sont dissimulés lestuyaux d'eaux pluviales. Dans l'entablement, — et formant remplissage, — court une haute frise décorative où se détachent, sur un fond d'or mat, des gé-



1. L'Histoire du travail dans le palais des Arts libéraux.
2. Galerie des Industries diverses. Une des portes du groupe III.
3. Façade latérale du palais des Arts libéraux.
4. Galerie des Industries diverses. Une des portes du groupe IV.

nies portant des cartouches qui recevront les noms d'hommes célèbres. Le plancher est accusé extérieurement par une ligne de balustres, aussi en terre cuite et fort joliment étudiés, qui rompent la monotonie de la perspective et la dureté du fer. C'est à l'intérieur des Arts libéraux qu'on termine en hâte l'originale construction en bois reproduite dans notre gravure, sorte de tribune qui doit recevoir l'*Exposition du travail*, exposition des plus importantes sur laquelle nous aurons longuement à revenir.

A quelques mètres de là, les galeries des Industries diverses sont en pleine activité. Tous les jours une classe nouvelle prend possession de la place qui lui est réservée, et il n'y aura bientôt plus un mètre de vide dans cette partie de l'Exposition.

Les exposants, comme on sait, ont été divisés en groupes, fractionnés eux-mêmes en classes.

Après avoir fait la répartition d'ensemble, — travail aussi considérable que délicat, — M. Sedille, l'architecte chargé de l'installation générale, a attribué à chaque classe un espace proportionné, bien entendu, à son importance. Ces emplacements sont entourés de cloisons transversales et longitudinales de

5 mètres de haut, et on y pénètre par des portes construites sur trois types distincts, un par groupe, le III^e, le IV^e et le V^e occupant seuls les galeries des Industries diverses. Pour faciliter les recherches des visiteurs, l'artiste a eu l'ingénieuse idée d'adopter des colorations différentes pour chaque groupe : les portes du groupe III sont rouges avec filets noirs, celles du groupe IV bleues avec filets blancs, celles du groupe V blanches avec filets noirs. Elles sont décorées d'ornements en staf et en zinc repoussé, dorés et bronzés. Sur les deux faces, au-dessous des lettres R. F. sculptées sur un élégant cartouche, sont peints les numéros du groupe et de la classe, et, plus bas, suspendue par de gros câbles à la sablière, se trouve une table où est indiquée la dénomination de la classe. Nous reproduisons le modèle des portes des groupes III et IV.



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889. — LE PALAIS DES BEAUX-ARTS
Édifié sur les plans de M. FORMIGÉ, architecte.

SCEAUX, IMP. CHARAIDE ET FILS.

Ayuntamiento de Madrid

